



**ELLE
COSIMANO**

QUI VEUT LA PEAU DE MON EX-MARI ?



CHARLESTON

FINLAY DONOVAN EST MORTELLE

TOME II

QUI VEUT LA PEAU DE MON EX-MARI ?

Après avoir enterré un homme, échappé à la mafia russe, publié un best-seller et envoyé la fiancée de son ex-mari derrière les barreaux, Finlay Donovan espère un peu de répit. Hélas, la tête de Steven, le père de ses enfants, a été mise à prix sur un étrange forum de mères de famille. Une internautes répondant au nom d'Excédée offre une récompense de 100 000 \$ à quiconque se débarrassera de lui, pour de bon. Bien qu'il ait été infidèle, Steven est un père aimant, et ses enfants l'adorent : Finlay doit agir. La voilà embarquée dans une course contre la montre avec sa fidèle nounou Vero, pour découvrir qui veut la peau de son ex et pourquoi. Le temps presse, d'autant plus qu'un autre membre du forum, *Fée du logis*, semble très intéressé par cette chasse à l'homme...

Retrouvez les nouvelles (més)aventures de Finlay Donovan : une héroïne drôle et singulière, à la fois autrice et mère célibataire, prête à se métamorphoser en tueuse à gages pour protéger sa famille.

ÉLU MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE 2021

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

ISBN : 978-2-38529-254-6



9 782385 292546

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design et illustration :

© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

QUI VEUT LA PEAU
DE MON EX-MARI ?

De la même autrice, aux éditions Charleston
Comment j'ai tué ton mari (tome 1), 2023

Titre original : *Finlay Donovan knocks 'em dead*

Copyright © Elle Cosimano, 2022

Tous droits réservés.

Première publication aux États-Unis par Minotaur Books, une marque de St. Martin's Publishing Group.

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-254-6

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Elle Cosimano

QUI VEUT LA PEAU DE MON EX-MARI ?

FINLAY DONOVAN EST MORTELLE - TOME 2

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Barbaste*



Aux June Bug Moms – 2002

CHRISTOPHER ÉTAIT MORT. On l'avait découvert au petit matin flottant à la surface de l'eau, le regard fixe, l'œil exorbité. Sans pouvoir dire en toute honnêteté que j'avais déjà tué quelqu'un, je ne pouvais pas nier que, cette fois, j'étais responsable à cent pour cent.

— Tu n'y es pour rien.

À titre d'encouragement, Vero a serré la manche de mon maxi pull noir. C'était le seul vêtement de circonstance que j'avais trouvé en apprenant, au saut du lit, que j'étais attendue à des funérailles – contrairement à la jeune nounou de mes enfants qui, avec son pantalon impeccablement coupé, son chemisier de marque et sa coiffure élaborée, semblait sortir droit d'un magazine de mode.

— Ce n'est pas comme si c'était intentionnel, a-t-elle ajouté en m'offrant un pâle sourire.

Ma fille, sa petite main frêle dans la mienne, était blottie contre moi, les yeux rouges à force de pleurer.

— Pour ta défense, les instructions étaient écrites vraiment petit, a chuchoté Vero. Et à ton âge...

— J'ai trente et un ans !

— Précisément. Personne ne s'attendrait à ce que tu puisses lire distinctement des caractères aussi minuscules. Tu as trop forcé sur la dose, c'est tout.

— Il semblait avoir faim.

L'excuse était pitoyable, je le savais. Il n'empêche, chaque fois que j'entrais dans la chambre de Delia, Christopher levait vers moi ses yeux ronds et suppliants.

Vero a pincé ses lèvres luisantes de gloss et m'a tapoté l'épaule.

— Je sais. Tu as fait de ton mieux, Finn.

Le poisson rouge de ma fille dérivait à la surface de l'eau trouble et l'arête de son ventre gonflé semblait pointer vers moi un doigt accusateur. Christopher avait été offert à Delia par son père, mais j'étais certaine que Steven n'avait acheté ce poisson que pour me contrarier. Et ajouter une énième responsabilité à une liste déjà interminable, pour le seul plaisir de me regarder me planter et de dérouler l'historique de mes fiascos lorsqu'il me disputerait la garde des enfants. Depuis qu'il m'avait plaquée pour notre agente immobilière et que ces deux-là s'étaient fiancés, Steven était résolu à démontrer que j'étais une mère incompetente. C'était même devenu pour lui l'objet d'une compétition, qui n'avait fait que se durcir après sa séparation avec Theresa. De mon côté, j'avais été déterminée à garder ce fichu poisson en vie, pour prouver à mon ex que, sans lui et avec mes maigres revenus d'écrivaine, j'étais tout à fait capable de subvenir aux besoins de nos enfants – et de leur animal de compagnie. Que je pouvais nourrir et prendre soin de Delia, Zach et Christopher toute seule. Ou avec l'aide de Vero, du moins.

Christopher avait survécu moins d'un mois aux soins que je lui avais prodigués. Et si Zach était encore trop jeune pour me dénoncer à leur père, Delia, en revanche, était incapable de garder un secret. Il n'y aurait pas moyen de cacher la mort de Christopher à Steven. Il s'en réjouirait auprès de Guy, son copain et avocat, qui, vicieux comme il était, ne résisterait pas au plaisir d'en informer le juge aux affaires familiales. *Votre Honneur, j'aimerais attirer votre attention sur le poisson contenu dans ce sachet et figurant au dossier sous la cote Preuve A. Le défunt animal a été retrouvé en train de flotter le ventre en l'air trois semaines seulement après avoir été confié à la garde de l'ex-épouse de mon client. Cela en dit long sur ses aptitudes à élever leurs enfants.*

Si Steven avait su que, le mois précédent, un homme sur lequel j'étais supposée veiller était lui aussi passé de vie à trépas (ou s'il savait où Vero et moi nous étions débarrassées du corps), il aurait probablement fait un infarctus – scénario que Vero avait envisagé avec une certaine jubilation jusqu'à ce qu'elle calcule les chances infimes d'une issue fatale. Un mois plus tôt, dans une sandwicherie bondée, une inconnue m'avait entendue évoquer la trame de mon nouveau roman avec mon agente littéraire, et cette femme, une certaine Patricia Mickler, m'avait offert cinquante mille dollars pour la débarrasser de son mari – un affreux bonhomme qui, s'était-il avéré, blanchissait de l'argent pour le compte de la mafia russe. Que ce Harris Mickler se soit retrouvé drogué et à demi-inconscient à l'arrière de mon monospace relevait d'un accident, et bien que je ne sois pas celle qui l'avait réellement assassiné, sa femme croyait sans vouloir en démordre que j'avais honoré le contrat. Du coup, elle m'avait recommandée auprès de son amie Irina, épouse d'un homme de main de cette même

mafia ô combien effrayante. La mort du mari d'Irina avait été elle aussi purement accidentelle. Néanmoins, les deux veuves m'avaient exprimé leur gratitude par de très généreuses rétributions. Et un tuyau : quelqu'un avait posté une annonce, sur un forum, pour recruter quelqu'un qui serait disposé à assassiner mon ex-mari contre rétribution.

Vero a tendu l'épuisette devant moi.

— Tu veux dire quelques mots ?

Zach a trotiné vers le bocal sur ses jambes grassouillettes, les bords froncés de sa couche dépassant de sa chemise noire. Il s'est accroché de ses doigts collants au rebord de la commode et, le menton dégoulinant de bave, il s'est hissé sur ses orteils pour appuyer un doigt contre le verre. Delia, le souffle court et la lèvre supérieure luisante de morve, m'a décoché un regard impatient. J'ai pris l'épuisette.

— Qu'est-ce que je suis censée dire ? ai-je chuchoté.

— Quelques mots gentils sur lui, a-t-elle répondu en me poussant vers le bocal.

Quels mots pourraient apaiser le chagrin d'une fillette de cinq ans qui pleurerait son animal de compagnie ? me suis-je demandé en serrant l'épuisette contre moi. Delia était hystérique depuis qu'elle avait découvert, au réveil, le poisson inerte dans son bocal. J'étais écrivain, bon sang de bonsoir. Assembler des mots était mon gagne-pain. Prononcer l'éloge funèbre d'un poisson rouge aurait dû être dans mes cordes. Mais voilà : chaque fois que je posais les yeux sur Christopher, mon imagination prenait le dessus, et je ne voyais plus que le visage de mon ex-mari. Non pas parce que je voulais tuer Steven. Enfin, si – peut-être. Parfois. La plupart du temps, même, pour être parfaitement honnête. Et à coup sûr chaque fois qu'il la ramenait. Mais peu importe à quel

point notre relation était devenue conflictuelle, depuis qu'il m'avait plaquée. Steven aimait nos enfants, et cet amour était réciproque. Et jamais je n'aurais fait quoi que ce soit qui puisse blesser Delia ou Zach.

Quelqu'un voulait la peau de Steven. Et ce n'était pas moi.

— Que dire de Christopher ? ai-je commencé.

En mal d'inspiration, j'ai jeté un coup d'œil à Vero. Le coin de sa bouche a tressailli et elle m'a fait signe de continuer.

— Christopher était un bon poisson. Ami loyal et indéfectible pour nous tous, il...

Une main a tiré avec force sur mon pantalon de yoga.

— N'oublie pas de parler de son sourire, a dit Delia en s'essuyant le nez sur la manche de son justaucorps noir. Et dis aussi qu'il faisait les plus belles bulles.

Elle s'est effondrée contre moi et, en voyant sa grande sœur enfouir son visage dans les plis de mon maxi pull, Zach a plissé le front d'inquiétude. J'étais soulagée qu'il soit trop jeune pour comprendre ce qui se passait, et j'ai fait écho aux sentiments de Delia en plongeant l'épuisette dans l'eau pour cueillir Christopher.

Delia est restée cramponnée à ma jambe tout au long de notre marche solennelle jusqu'à la salle de bains, à l'autre bout du couloir. Vero fermait la procession, Zach perché sur une hanche. Nous avons fait un cercle autour des toilettes, pour rendre un dernier hommage à Christopher avant qu'il ne tombe dans la cuvette avec un doux *ploc*.

En me voyant avancer la main vers le bouton de la chasse, Delia a retenu mon bras.

— Maman ! Non !

— Chérie, il le faut. Il ne peut pas rester éternellement dans la cuvette.

— Pourquoi pas ? a-t-elle gémi.

— Parce que...

J'ai jeté à Vero un regard suppliant. Ce chapitre ne figurait absolument pas dans mon exemplaire de *Ce qui vous attend si vous attendez un enfant*. Je voulais être remboursée.

— Parce qu'il va commencer à pu...

J'ai écrasé le pied de Vero.

— Mais je ne le reverrai plus jamais ! a bramé Delia.

Une bulle a éclot sous sa narine et je l'ai essuyée sur ma manche.

— Il nous restera son souvenir.

Et les dizaines de photos qu'elle m'avait fait poster avec le hashtag #goldfishhofinstagram.

— On pourrait peut-être aller à l'animalerie en acheter un autre.

Les mots sont sortis de la bouche de Vero avant que je puisse la faire taire. Delia a poussé des gémissements stridents. La lèvre inférieure de Zach s'est mise à trembler.

— Je ne veux pas d'un autre poisson ! s'est récriée Delia. Christopher était unique !

— Tu as tout à fait raison, ai-je dit en élevant la voix, maintenant que les deux bêlaient de concert. Il n'y aura jamais d'autre poisson comme Christopher. Et nous devrions honorer sa mémoire par une minute de silence.

Cela a fait taire Delia et, exception faite de quelques reniflements frémissants, la salle de bains est devenue silencieuse. J'ai baissé la tête et bourré de coups de coude les côtes de Vero jusqu'à ce qu'elle baisse la tête à son tour. J'ai attendu une minute entière avant d'actionner la chasse d'eau. Cette fois, Delia n'a pas tenté de m'arrêter, et Christopher s'en est allé dans un tourbillon d'écailles orange.

Vero a ébouriffé doucement les cheveux trempés de larmes de Delia.

— Viens, Dee. Je vais te faire des cookies.

— Pas trop, lui ai-je rappelé.

Ma mère prévoyait toujours assez de dinde et de farce pour nourrir une armée, et elle me tuerait si je coupais l'appétit des enfants avant le dîner.

Zach a glapi lorsque Vero l'a soulevé dans ses bras pour descendre l'escalier. Delia s'est attardée pour jeter un dernier coup d'œil dans la cuvette des toilettes, avant de les rejoindre dans la cuisine.

Au moment d'éteindre la lumière, je me suis ravisée, et je suis allée tirer une nouvelle fois la chasse. Parce que je ne suis pas la personne la plus chanceuse au monde, et que je suis bien placée pour savoir que les morts reviennent nous hanter.

2

UNE HEURE PLUS TARD, nous installions Delia et Zach dans leurs sièges voiture, et pendant que Vero époussetait des miettes de cookies sur leurs joues, j'ai hissé deux valisettes à roulettes dans le coffre du monospace.

— Les bagages, c'est pour quoi ? s'est étonnée Vero quand j'ai rabattu le hayon.

— J'ai reçu un mail de Steven, ce matin. Il a emménagé dans sa nouvelle maison et il veut y accueillir les enfants pour le week-end.

Il avait joint quelques photos de la ferme restaurée qu'il venait de louer dans le comté de Fauquier. Et il avait pris soin de préciser que les chambres des enfants étaient prêtes, les jouets déballés des cartons, et les placards de la cuisine dûment approvisionnés. Son copain Guy, qui figurait en copie du mail, s'était fendu d'une réponse « à tous » pour féliciter Steven d'avoir déniché « la maison idéale pour les enfants » – ce qui, en langage d'avocat, signifiait que

la demande de garde de Steven ne pouvait souffrir aucune opposition.

Je n'avais pas eu de mal à tenir les enfants éloignés de Steven depuis l'arrestation de son ex-fiancée. Dans les heures qui avaient suivi la découverte des cinq corps enterrés sur une parcelle de sa gazonnière, et sitôt confirmée l'implication de Theresa Hall dans l'enquête, Steven avait rompu leurs fiançailles. Et plutôt que de continuer à habiter chez elle, il avait préféré dormir sur un canapé, dans la caravane qui lui servait de bureau de vente. Son avocat et lui avaient convenu, au vu de ces conditions, qu'il était préférable de suspendre pour un temps son droit de garde alternée. Mais Guy et Steven ignoraient ce que Vero et moi savions : quelqu'un, par le biais d'une petite annonce postée sur un forum, offrait cent mille dollars à quiconque accepterait de faire la peau à Steven Donovan. Pour ce qu'on en voyait, ce forum était un cloaque virtuel très vaguement déguisé en groupe de soutien pour mères de famille. Des centaines de femmes entre deux âges venaient vider leur sac dans cet espace de parole anonyme en dégoisant contre leurs maris, leurs patrons, leurs petits amis. Et, apparemment, le forum offrait aussi à celles qui en avaient les moyens une solution radicale à leurs misères.

Vero a fait coulisser la porte arrière de la voiture et a pris l'air effaré.

— Ne me dis pas que tu comptes les laisser dormir chez lui !

— Bien sûr que non. J'ai demandé à mes parents si Zach et Delia pouvaient passer le week-end chez eux, puis j'ai répondu à Steven que les enfants avaient déjà des projets.

Tandis que nous nous installions dans le monospace, Vero a haussé un sourcil et un sourire malicieux s'est dessiné sur ses lèvres.

— Trois jours entiers sans les enfants ? a-t-elle chuchoté d'un ton de conspiratrice. Je peux aller squatter quelques jours chez mon cousin, si tu veux inviter Julian à jouer au papa et à la maman.

J'ai senti mes joues se réchauffer en imaginant Julian dans ma cuisine. Ou dans ma chambre. Mortifiée, j'ai jeté un œil honteux dans le rétroviseur, mais tout indiquait que les enfants somnolaient ou dormaient déjà.

— Je n'ai pas vraiment le temps pour ce genre de jeux...

Aussi tentante que soit la perspective d'un long week-end en tête à tête avec le jeune étudiant en droit que je fréquentais, j'avais bien plus important à faire.

— Je dois absolument découvrir qui a posté cette annonce sur le forum. Je ne pourrai pas laisser les enfants sous la garde de Steven tant que je ne serai pas sûre que personne n'essaie de le tuer.

Et comme si cela ne suffisait pas, je devais aussi soumettre le synopsis de mon nouveau roman à mon agente le lundi matin à la première heure.

J'ai tourné la clé dans le contact, et grimacé d'inquiétude en entendant le moteur crachoter avant de se décider à démarrer.

— Lundi, on va t'acheter une nouvelle voiture, s'est agacée Vero.

— Tout va bien. Ton cousin vient de la réparer.

— Non. Ramón a mis des pansements là où il a pu. Arrête de te voiler la face : cette voiture est bonne pour la casse.

En enclenchant la marche arrière de mon vieux Dodge Caravan, j'ai prié pour que rien ne se détache ni

ne tombe – rien d’essentiel, du moins – pendant que je reculais dans l’allée.

— Je ne peux pas me permettre de changer de voiture dans l’immédiat. Steven et son avocat scrutent toutes mes dépenses.

— Tu le pourrais, si tu acceptais ce contrat sur le forum. Cent mille dollars, ça te permettrait d’acheter une belle voiture.

— On ne va pas tuer mon ex-mari pour de l’argent, ai-je murmuré en jetant un coup d’œil à mes enfants endormis.

— Son avocat, alors ? a suggéré Vero. Combien crois-tu qu’elle vaut, sa tête ? Hé, du calme, je plaisante, a-t-elle protesté en réponse à mon regard excédé. Mais cette boîte de vitesses va te lâcher d’ici peu. Tu ferais mieux de t’atteler sérieusement à ce roman que Sylvia te croit en train d’écrire.

— Je sais. Et je vais le faire.

Mon agente littéraire, Sylvia Barr, me harcelait pour obtenir un avant-goût du roman que j’avais soi-disant commencé à écrire un mois plus tôt, et que mon editrice attendait avant la fin de l’année – soit cinq semaines plus tard.

— Je bosserai ce week-end. Je serai à la bibliothèque, de toute façon.

Chacune à notre tour, Vero et moi écumions les bibliothèques de notre comté (qui en comptait une douzaine) pour vérifier, en nous connectant *via* les ordinateurs à disposition du public, que le contrat posté sur le forum n’avait toujours pas trouvé preneur. Cela fait, nous prenions soin, naturellement, d’effacer notre historique de recherches. Un mois s’était écoulé sans que personne ne morde à l’hameçon, mais cela ne changeait rien au problème : quelqu’un cherchait à faire assassiner le

père de mes enfants, et maintenant que Steven avait un logement à lui, je n'avais plus d'excuse raisonnable pour le priver de son droit de garde. J'étais prête à camper tout le week-end à la bibliothèque, s'il le fallait, pour passer ce forum au peigne fin et découvrir l'auteur de cette annonce – probablement l'une des innombrables femmes que Steven avait bafouées, ou énervées. Cela fait, sous couvert d'anonymat, je signalerais les intentions de cette internaute à la police, en espérant que ça mettrait un point final à l'affaire.

— Je vais venir t'aider, a proposé Vero alors que nous nous engagions sur l'autoroute.

— À quoi bon gâcher notre week-end à toutes les deux ? C'est idiot. Tu n'as pas de rencard sous le coude ?

— Arrête. De ce côté-là, tu en fais assez pour nous deux.

J'ai détourné un instant les yeux de la route pour la regarder. Depuis des mois, Vero me tannait pour m'inciter à faire des efforts vestimentaires et à sortir, mais elle-même, dernièrement, se montrait de plus en plus casanière. Quand elle n'était pas accaparée par ses cours à la fac, elle passait volontiers ses soirées libres avec les enfants et moi, à regarder des films en pyjama.

— Tu aurais peut-être plus d'opportunités si tu sortais de la maison de temps en temps.

Elle a roulé des yeux.

— Et ce type, Todd, de la macroéconomie ?

— *Micro*économie, a-t-elle corrigé. Si tu essaies de te débarrasser de moi pour pouvoir te balader à poil avec ton copain dans toute la maison, je préfère passer le week-end à regarder le foot avec mon cousin.

Le temps de lancer un coup d'œil dans sa direction, j'ai fait une légère embardée et quelqu'un, dans la file voisine, s'est mis à klaxonner furieusement.

— Tu ne m’as pas dit que ta famille avait annulé le dîner de Thanksgiving parce que ta tante est malade ?

— Elle l’est. Ma mère s’occupe d’elle.

Je savais que Vero et son cousin étaient proches – avant d’emménager chez nous, elle squattait sur son canapé – mais dès qu’il s’agissait de sa famille, elle se montrait inhabituellement réservée. Depuis qu’elle habitait avec nous, personne n’avait jamais appelé à la maison, et même si sa mère et sa tante vivaient de l’autre côté du pont, dans le Maryland, Vero n’était pas allée, à ma connaissance, leur rendre visite une seule fois.

— Si Ramón est chez lui, pourquoi ne dînes-tu pas avec lui ?

Vero a répondu par un rire sec.

— Pour Ramón, un bon petit plat maison se résume à un gratin de macaronis prêt à enfourner. Et puis, j’aime mieux fêter Thanksgiving avec toi.

Elle a détourné la tête vers la fenêtre. Je n’arrivais pas à me débarrasser du sentiment qu’il y avait quelque chose qu’elle ne me disait pas, mais comme nous arrivions dans le quartier de mes parents, j’ai décidé de laisser tomber. Elle se confierait à moi quand elle serait prête. La famille, c’est pas toujours simple. J’en savais quelque chose.

Mon père et ma mère vivaient toujours là où Georgia et moi avions grandi, dans une maison coloniale en briques à un étage, située dans ce qui était autrefois une paisible banlieue résidentielle de Burke. À peine m’étais-je engagée dans leur allée que ma mère a ouvert grand la porte d’entrée. Son tablier qui proclamait LES GRANDS-MÈRES CONNAISSENT LE REMÈDE À TOUS LES MAUX était constellé de taches d’huile et saupoudré de farine. Un alléchant fumet de dinde rôtie et de farce est venu me chatouiller les narines pendant

que je réveillais les enfants et les poussais vers la maison. Cinq jours par an, je me félicitais de vivre si près de mes parents. Les trois cent soixante autres ? Pas forcément...

En attirant Delia vers elle pour la serrer dans ses bras, ma mère a tiqué. Les courts épis blonds avaient poussé d'au moins un centimètre depuis un malheureux accident survenu le mois précédent, et, avant de partir, Vero les avaient plaqués sur le crâne avec des barrettes roses.

— Regarde comme tu as grandi, depuis le temps !

— Tu as vu les enfants la semaine dernière, maman.

Le sac à langer pendu à un bras, une tarte à la citrouille posée en équilibre sur l'autre, j'ai largué Zach à ma mère. Elle a essuyé une trace de chocolat sur sa joue avant de l'embrasser. Puis elle a froncé le nez et m'a délestée du sac à langer.

— Désolée. Je l'ai changé juste avant de partir, mais on s'est retrouvées coincées dans les embouteillages.

Georgia est apparue dans l'entrée, une bière ouverte à la main. Notre mère a levé les yeux au ciel pour s'en remettre à Dieu.

— Quoi ? a fait Georgia, l'image même de l'innocence. C'est l'heure de l'apéro, non ?

— Peut-être au Vatican, a grommelé ma mère.

Son visage s'est éclairé quand Vero nous a rejointes en traînant les deux valisettes.

— Vero, ma chérie, quel plaisir de te voir ! Je suis tellement heureuse que tu aies pu te joindre à nous.

Zach a gloussé, pris en sandwich dans leur accolade.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde.

— Laisse les valises là, lui a dit ma mère en refermant la porte et lui indiquant vaguement le pied de l'escalier.

— Salut, Vero. Joyeux Thanksgi – *ouch* !

Georgia a expulsé un souffle rauque quand Delia s'est jetée sur elle pour envelopper ses jambes dans une étreinte à lui briser les tibias.

— Tatie, tu viendras à mon école la semaine prochaine ? C'est la journée du Travail.

— La journée des Métiers, ai-je rectifié, devant l'air interloqué de ma sœur, tout en déposant la tarte sur la table de l'entrée.

Delia a sautillé sur la pointe des pieds.

— J'ai dit à mes amies que tu étais policière et elles veulent voir ton arme.

Georgia a ébouriffé les cheveux de sa nièce, faisant sauter au passage une barrette.

— Je vais en parler à ta mère. Va voir papi. Je crois qu'il a pris les cookies en otage.

Delia a filé vers le salon, où la télévision diffusait un match de football. Georgia a levé sa bière et fait mine de trinquer avec nous, mais avant que le goulot n'atteigne ses lèvres, notre mère a poussé Zach contre sa poitrine. Les réflexes de flic de Georgia ont embrayé au quart de tour, et elle a cueilli Zach de son bras libre alors qu'il glissait encore le long de son chandail.

— Tu peux aller le changer dans la chambre d'amis, a précisé notre mère en lâchant le sac à langer à ses pieds.

Ma sœur a ouvert des yeux ronds et Vero a reculé de deux pas, mains levées :

— Ne me regarde pas. Je suis de repos, aujourd'hui.

Elle s'est éclipsée dans le salon, où elle a fait la bise à mon père avant de s'installer avec lui sur le canapé.

Georgia a reniflé, lèvres pincées, et sa grimace a fait glousser Zach.

— Prends-le, Finn. Je ne suis pas qualifiée pour ce genre de truc, a-t-elle dit en me tendant mon fils.

Elle aurait été plus à l'aise s'il s'était agi de désamorcer une bombe, j'en étais certaine. Je l'ai débarrassée de sa bière pour suspendre le sac à langer à son avant-bras et je lui ai tapoté l'épaule à titre d'encouragement.

— Vois-le comme un sac tactique, lui ai-je dit, avant de boire une rasade de bière.

— Finn... m'a-t-elle suppliée dans un souffle, en contemplant le sac de couches.

Mais j'avais déjà tourné les talons, alléchée par les fumets de farce et de patates douces caramélisées qui filtraient de la cuisine. Je me suis assise à la table et j'ai siroté ma bière, les yeux clos, reconnaissante pour ces quelques instants de paix.

Un truc lourd a atterri devant moi sur la table. J'ai ouvert un œil. Et soupiré en découvrant un saladier débordant de haricots verts, tout enchevêtrés et non équeutés.

— Occupe-toi de ça pendant que j'arrose la dinde, a ordonné ma mère en enfilant ses maniques. Comment avance ton nouveau livre ? a-t-elle poursuivi en sortant du four la volaille fumante.

— Très bien, ai-je menti.

Ma mère m'a décoché un regard réprobateur et a gratté les sucs de cuisson au fond du plat.

— Ils t'ont déjà payée ?

— La moitié de mon à-valoir. Je recevrai le reste quand j'aurai terminé le manuscrit.

Si je le terminais.

— Mets cette moitié sur un compte épargne. Juste au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Où tu en aurais besoin pour payer un avocat.

Remettre la dinde dans le four lui a arraché un grognement, mais je savais qu'il ne fallait pas lui proposer

de l'aide. Ma mère aimait s'occuper de certaines choses elle-même et les dîners de fête – cuisiner pour régaler sa famille – étaient un travail qu'elle ne déléguerait jamais de son vivant. Si elle me confiait l'équeutage des haricots verts, c'était uniquement parce que c'était une tâche que je ne pouvais pas rater.

— L'avocat de Steven te harcèle toujours ?

J'ai cassé la queue d'un haricot.

— Tout va bien, maman. Je gère.

— Je croyais que Steven avait accepté le principe d'une visite hebdomadaire.

— Oui, mais maintenant qu'il a une maison, il veut aussi prendre les enfants les week-ends. Du vendredi après-midi au lundi matin.

Avec un claquement de langue pour signifier son écœurement, ma mère a posé bruyamment une planche à découper et un couteau sur la table. La garde partagée, c'était moins terrible que la garde exclusive pour laquelle Steven s'était battu du temps où Theresa et lui étaient prêts à se marier. Mais ça restait trois nuits que les enfants passeraient loin de la maison, dans un autre comté.

— C'est un monstre, a-t-elle asséné en hachant le persil avec une ardeur redoublée.

— Mais non. Il est juste en colère.

En colère parce que ses projets de couple avec Theresa avaient tourné court. Parce que son entreprise battait de l'aile depuis que la police avait exhumé cinq cadavres d'une parcelle de sa gazonnière. Parce que je gagnais enfin assez d'argent pour subvenir à mes besoins et à ceux des enfants sans lui.

— À cause de ce jeune homme que tu fréquentes ?

Et peut-être à cause de ça, aussi.

Que je voie quelqu'un était une épine dans le pied de Steven, et il se plaisait à l'arracher uniquement pour la retourner contre moi : chaque semaine, il appelait Guy pour lui soumettre un nouveau plan par lequel, lentement mais sûrement, il pourrait rogner sur mon droit de garde.

Ma mère a arqué un sourcil.

— Georgia dit que cet homme que tu vois travaille à temps partiel. Et qu'il est encore à l'école.

— Il est à la fac, maman.

— Il est trop jeune pour toi. Tu devrais sortir avec quelqu'un de ton âge. Quelqu'un de stable, qui puisse subvenir à tes besoins et à ceux des enfants.

— Je peux subvenir moi-même à mes besoins et à ceux des enfants.

— Si tu avais un mari, Steven ne menacerait pas de t'enlever les enfants. Il n'aurait pas les coudées franches.

J'ai repoussé le bol de haricots décapités.

— Pourquoi papa et toi me harcelez sans cesse pour que je trouve un mari ? Vous ne harcelez jamais Georgia pour qu'elle trouve une femme.

— Georgia a une assurance maladie et un plan-retraite.

J'ai soupiré et j'ai laissé tomber ma tête dans mes mains. Je n'avais rien à répondre à un argument pareil.

— Et ce gentil collègue de ta sœur ? Le grand brun dont le coéquipier souffre d'un cancer. Je l'ai rencontré une fois, à la cérémonie des diplômes, l'année où Georgia et lui sont sortis de l'école de police. Il est très bel homme, a-t-elle ajouté à mi-voix, comme si elle proférait un propos scandaleux. Et catholique !

J'ai rougi et porté la bière à mes lèvres pour faire diversion. L'inspecteur Nicholas Anthony était en effet très bel homme. Et il embrassait très bien, aussi. Mais mieux valait ne pas en rajouter et risquer d'alimenter